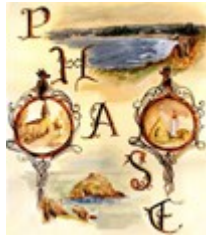


I



Mémoires plougonvelinoises

Ils ont marqué la commune...

Marie Lenéru (1875 - 1918)

Une diariste et dramaturge française, malvoyante et sourde, au Trez-Hir



Marie Lenéru

est née à Brest, au 94 rue de Siam le 2 juin 1875 dans une famille de marins.

Son père, d'origine parisienne, est officier de marine.

Du côté maternel, son grand père, son arrière grand-père, deux oncles et des cousins le sont également.

La famille Dauriac est, elle, originaire de Haute-Garonne.

*Dans la photo ci-contre,
elle est âgée de 10 ans.*

Elle ne connaît pas son père qui, marin, décède en 1876 à Santa Cruz de Ténérife, elle est élevée chez un oncle, Lionel Dauriac (au 84 de la rue de Siam), professeur de philosophie. Son instruction, pour cette époque, est plus que solide et complète. La littérature et la philosophie bien sûr lui sont proposées par cet oncle qui, docteur en philosophie se voit offrir, plus tard, une chaire de psychologie de la musique à la Sorbonne. Un autre oncle, officier de marine, lui propose les mathématiques.

Elle a douze ans quand elle contracte la rougeole qui la laisse sourde et aveugle vers l'âge de 14 ans. Sa mère poursuit son éducation avec beaucoup de patience. Sa vue s'améliore suffisamment pour lui permettre l'écriture et la lecture à l'aide d'une loupe. Elle meurt le 23 septembre 1918 à Lorient victime de l'épidémie de grippe espagnole. Elle est inhumée dans le cimetière Saint-Martin à Brest.



*La tombe de Marie Lenéru
au cimetière Saint- Martin à Brest*

Très tôt, (1886) elle tient un journal de jeunesse quelque peu enfantin, suivi à partir de 1893 jusqu'à sa mort d'un autre dans lequel elle exprime ses sentiments sur sa vie montrant une âme stoïque, transcendant ses souffrances, dans une certaine gaité de vivre. En 1908 elle obtient un premier prix littéraire. Elle écrit par la suite des articles, des pièces de théâtre qui ont un certain succès. Son journal est réédité en 2007.

Il n'est pas question ici, d'étudier l'œuvre de Marie Lenéru, mais dans le cadre de cette rubrique de rappeler son lien avec Plougonvelin.

Depuis 1889, madame Lenéru, installée à Paris où Marie a consulté de grands spécialistes, revient régulièrement en Bretagne, en particulier pour la période estivale ; en juin et juillet, c'est plutôt le Morbihan, en août et septembre c'est le Trez-Hir. Elles résident au Grand-Hôtel (à l'emplacement de l'établissement de l'IGESA actuel) ouvert depuis 1889 ou 1890.

Marie ne se sépare que pour les déplacements de ses chers cahiers ... et le 25 juillet 1901 « ... on a cru perdue la caisse de mes cahiers, tout mon journal depuis dix ans, mon premier travail presque achevé, des projets, des notes et tout ce que je copiais, quand je croyais à la copie. Enfin dix ans d'existence, goutte à goutte, mes dix années terribles, à l'originalité desquelles la Providence s'est tant appliquée, goutte à goutte conservées d'une manière telle que je comptais là-dessus, sur ce pis aller de testament, pour mourir avec un peu moins de rage.

Mais quel bonheur d'avoir retrouvé ma caisse. Elle ne voyagera plus que recommandée sur tous ses clous ... »



*Le Grand-Hôtel ...
et la plage vers l'est*



Si elle a pu écrire qu'elle préférerait la montagne comme l'ont souligné certains auteurs... « ... Hier soir baie irisée, mer lourde d'être calmer, épaisse et sans transparence comme l'opale. Je ne savais pas que cela pût être aussi varié. Je ne suis plus si sûre de préférer les montagnes ... » (Trez-Hir, vendredi 11 août 1899) ...

Mais elle sait aussi rapprocher l'une de l'autre : «... Quand j'arrive ici, au bord de cette grande plage de sable, de cette grande plage de ciel et de cette grande page d'eau, j'ai toujours un saisissement de propreté, de netteté luxueuse, comme la neige seule en donne aussi l'impression...» (Trez-Hir, 13 août 1902)

... le Trez-Hir se rappelle à elle régulièrement, elle s'y sent chez elle :

« ... A Paris quand je n'ai pas vu la Seine ... il me semble, comme au Trez-Hir quand je ne suis pas allée sur la plage, que je ne suis pas sortie ... » (Paris, 6 décembre 1902)

« ... Je veux me mettre des blancheurs d'écume dans l'âme; j'en ai tant regardé aujourd'hui ! Au cimetière de Plougonvelin, j'ai senti qu'on pouvait mourir ici, mourir vengé et rassasié du spectacle emporté. Ailleurs, les hommes sont enfouis ; il n'y a que près la mer qu'on remonte à la surface.

Aujourd'hui, il vente furieusement. En dépit du froid et de la pluie de sable, je suis allée trois fois et j'irai encore voir les lames, comme à la chapelle en temps de retraite ...»

Elle dépeint la mer comme elle dépeint ses sentiments :

« ... La mer hier était défigurée. Elle crachait de l'écume par tout cette énorme mâchoire qui vient mordre dans notre baie, un cirque de bave ; on aurait dit, sur toutes ces plages, que des lèvres se soulevaient et montraient les dents à l'infini ... » (8 avril 1899)

« ... Je lisais dans un creux sur ce qui restait de plage, car nous sommes dans les grandes marées et la mer ne s'arrête plus. Dans ma profonde petite crique, entre les parois creuses de la dune, je ne voyais plus que l'eau verte et bleue, s'affairant toute proche, vivante, horriblement pressée, je sentais l'ébranlement de ses mouvements lourds ; j'avais un escalier derrière moi.

Toute cette forte agitation silencieuse, dépouillée de l'illusion humaine du bruit, contient encore plus de mystère et d'absurdité. L'eau a tellement l'air de travailler ! A mesure qu'approche l'heure de la plus grande marée, on dirait qu'elle se hâte pour arriver à temps. Elle ne descend pas avec la même vivacité.

Tous les soirs le reflet d'or de la lune, sur la mer encore très bleue, est quelque chose de large, d'intense, de régissant ...» (mardi 22 août 1899)

« ... Hier [jeudi 7 septembre] la baie était verte de tous les verts. La mer verte est plus translucide que la bleue, elle est d'une plus belle eau ... » (vendredi 8 septembre 1899)

« ... Les promenades sur la plage à huit heures, c'est exquis, bleu, rayonnant, les côtes à belles arêtes vives et tout autour des nuages d'horizon, les nuages en range de perles qui sont éternellement les nuages de beau temps sur mer.

J'aime cette promenade du matin sur l'énorme plage déserte, sur le sable dur et brun comme un tapis de caoutchouc, respirant, à chaque souffle, tous les parfums de ma toilette, avec l'arrivée majestueuse des grandes vagues roulées comme des tuyaux d'orgue, intactes sur un front de vingt mètres, la retombée étincelante, puis neigeuse, la grande salutation des lames

L'autre matin, marée très basse, je me suis avancée sur le sable mouillé, poli comme un miroir, et puis le miroir est devenu su parfait, le ciel s'y enfonçait tellement loin, que je n'ai pas pu continuer, prise de vertige, marchant dans le vide... » (vendredi 8 septembre 1899)

Elle aime se fixer des objectifs, des résolutions, comme elle l'écrit :

«... J'écrirais tous les jours dès que je serai au Trez-Hir 3 heures de matinée, par hygiène, pour me fouiller complètement ...» (1^{er} juin 1900)

Son émotion est palpable à l'idée de retrouver un site où elle a ses repères visuels (après une période d'obscurité sa vue s'améliore quelque peu) : « ...Après neuf mois, revenir ici fébrile d'émotion à la mise en présence des points de repère si soigneusement relevés, épiés : l'entrée du Goulet, la côte d'en face, les Tas-de-Pois, le raz de Sein. De combien est-ce que j'y vois mieux ? Y'en a-t-il pour un an d'existence, pour un an de jeunesse ? Et dans

les glaces, mes yeux ont-ils embelli, la taille, la transparence, la couleur, l'expression ? Assez gagné pour un an ? Aurai-je le temps d'être jolie ? » (25 juillet 1901).

Et encore, en fille et petite-fille de marins, tout en soulignant ces paysages de mer, elle apparaît informée des événements maritimes : « ... *Ce qu'il y a d'ouvert dans le Trez-Hir, de mon lit, du fond de ma chambre, les Tas-de-Pois debout à l'ouest, pierres druidiques en pleine eau, ruines d'Atlantides, c'est bien les parois des continents, pour moi, la Grande Porte d'Occident, le seul endroit du monde par où vraiment l'on sorte, par où « Le Français », la semaine dernière, s'en allait au pôle sud ... » (Trez-Hir, septembre 1903)*

Et toujours attentive à son environnement, elle sait aimer cet endroit, quelque soit le temps : « ... *Avant-hier, un gris si pur, si égal, un tel équilibre de ciel, de côtes et d'eau, une telle absolue sérénité grise qu'on aurait dit une autre planète où serait ainsi le bleu de la terre, où le radieux serait en gris ... ».* (vendredi 9 août 1901)

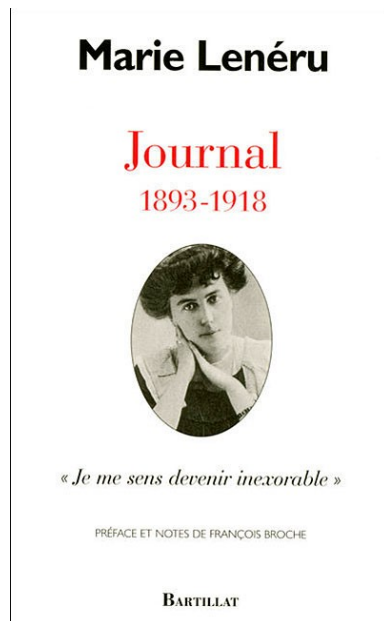
Sa situation appelle parfois à la révolte, elle regrette qu'elle ne puisse avoir une vie de femme ... « ... *on peut être une très honnête fille et avoir un amant. Quand ils seront mariés on n'y pensera plus ... »*, ce qui n'est pas ce que l'on pense trouver sous la plume d'une jeune fille de bonne famille de l'époque qui plus est, déclare, dans son journal enfantin, vouloir devenir carmélite ... mais « ... *je n'étais pas mariable ... »* regrette-t-elle le 13 décembre 1902, toutefois, comme pour contrecarrer le destin : « ... *si je me mariaais, ce serait un très grand regret nostalgique de ne pouvoir épouser un marin ... »* (Brest, Toussaint 1901).

« ... *Je ne veux* (ce verbe revient dans ses écrits comme un leitmotiv) *lire de ma vie. Je me suicide de lectures...* », et le même jour (2 septembre 1901) : « ... *au bout de la plage la falaise forme une arche étroite. D'en haut, du chemin des douaniers, c'était étrange de voir la mer passe, gros chat blanc par sa chatière ... ».*

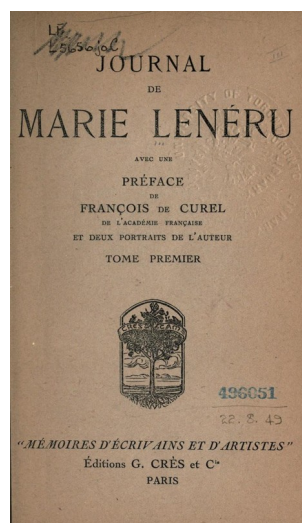
Le 13 août 1916, elle écrit encore du Trez-Hir, le ton et les sujets de préoccupations ne sont plus les mêmes, nous sommes en guerre : « ... *stupidité monstrueuse, qui ne dure, qui ne s'est maintenue dans nos époques modernes, qu'à la force des poignets des stupides... Il y a une vérité de La Palice qui serait bonne à vulgariser, c'est que la paix ne nous sera donnée que par le pacifisme ...»* et plus loin « ... *une victoire ne se chante pas elle se pleure ! ».*

Si sa foi d'enfance s'est atténuée : « ...*Dieu ne m'a pas consultée, il n'a pas attendu le oui de mes vœux, il a fait de moi une carmélite, dans toute la rigueur de la clôture et du silence ... »*, son journal est empreint de résignations stoïques voire transcendantes mais aussi, tour à tour de révoltes, sa fin est une longue souffrance qui s'achève le 23 septembre 1918, elle se réconcilie avec : « *Dieu qui voit mon martyre me pardonnera* » souffle-t-elle en recevant l'extrême onction.

Ses liens avec le Trez-Hir ne s'arrêtent pas à une admiration du paysage. Elle compte dans ses relations la famille Pitty, propriétaire de la maison Stears du Trez-Hir, la famille Salaun-Penquer-Willotte dont une fille, petite-fille de Léocadie, autre femme de lettre, épouse en 1930 à Plougouvelin, Yves Levot-Becot. Dans une autre dimension, elle partage avec Léon Blum une grande amitié.

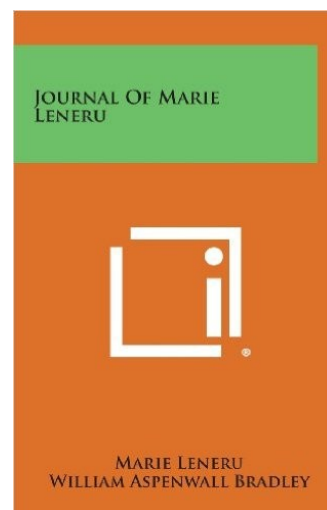


éditions Bartillat - 2007



Première édition
aux Editions Crès ...

... et édition anglaise



Ses œuvres principales sont :

- « Journal de ma vie » (son journal d'enfance)
- « Les Affranchis »
- « Les Lutteurs »
- « La Maison sur le Roc »
- « Le Redoutable »
- « Le Bonheur des Autres »
- « Le Mahdi »
- « La Triomphatrice »
- « La Paix »

Bibliographie :

LAVAUD Suzanne – Marie Lenéru, sa vie, son journal, son théâtre – Sté française d'éditions littéraires et techniques – Paris – 1932